L’habit du nœud beau

Cyrille Noirjean

C’est un pas de deux. Le premier mouvement reformule la question de ce matin ainsi : est-ce que l’invention d’un nouveau lien social par Freud peut produire des effets pour le collectif ? La création de cette relation qui se joue dans la dissymétrie de deux personnes peut-elle s’étendre à un groupe ?

Pour Freud, « il s’est agit – j’emprunte cette définition à L’inconscient de Christiane Lacôte-Destribats – de construire la rationalité de la notion d’inconscient. Il ne s’agit pas de forces plurielles obscures qui pourraient être refusées par la claire raison ou utilisées et gérées par la perversion politique ou l’élan fanatique. » Déjà rencontrons-nous le premier écueil d’un usage pervers pour le collectif de ce qui se construit dans le transfert ; gardons-le en mémoire pour la suite. « [L]es modes de refoulement représentent les rapports différents du désir à l'inconscient. Bref, nous ne sommes pas multiples n'importe comment, sceptiques ou traîtres, ou encore tentés par une unification religieuse, intégriste, terrorisante ou pragmatique. » Chacun de nous se déplace et se fixe dans la société à partir d’un rapport singulier du désir à l’inconscient. Le pas de deux que je propose tente que consiste le hiatus singulier-lien social, une modalité spécifique de l’unification donc. En n’oubliant pas – et ça relance que l’opinion politique pare le désir comme on pare un écueil en navigant ou un morceau de viande en boucherie.

La voie, les modalités pour que consiste le réel du hiatus sont celles que Freud nous a enseigné dans le mouvement de la première vers la deuxième topique. « L'effet de cette adjectivation seconde est d'empêcher toute essentialisation de l'inconscient. En somme, la deuxième topique radicalise ce qu'il y a d'inconscient en nous, par l'irréductibilité de la pulsion de mort, en nous empêchant de chosifier la consistance du concept d’inconscient. » (Christian Lacôte-Destribats). L’essentialisation et la chosification qui évacuent le hiatus sont un penchant imaginaire qui oublie le point qui échappe à l’image ; elles voilent du réel.

Nous tombons, nous butons facilement contre cet écueil. Par exemple dans la formulation que nous avons prise pour cette demi-journée : « Le nœud borroméen à 3 peut-il faire tenir quelque chose du collectif ? » Il n’y a pas un nœud qui attende qu’on s’y conforme, il n’y a pas un réel au-delà du nœud borroméen dit Marc Darmon, le nœud est réel. Cela amène une nouvelle formulation, un nouveau mouvement : Quelle écriture donner du lien social actuel ? Un premier point d’appui : le hiatus prend une consistance dans le mouvement de la temporalité spécifique de la cure. Un mouvement, par exemple celui qui, dans une cure, permet de passer du dol infini de l’impuissance au bord de l’impossible, à la douleur d’exister. Le mouvement qui dit et qui cherche à s’entendre dire, à entendre le dire… C’est souvent ce qui défaille dans les collectifs soit parce que ce mouvement est empêché au profit d’un pouvoir qui n’est pas questionné, soit que le questionnement infini empêche le mouvement.

Comment définir l’hiatus entre la structure du lien social et la structure du parlêtre ? La structure du lien social, ça s’appelle un discours et c’est une écriture de la production d’un plus de jouir dont le point de départ, vérité mi-dite, échappe au point d’arrivée. La structure du parlêtre, qui se déduit de : « l’inconscient c’est que l’être en parlant jouisse et qu’il n’en veuille rien savoir », c’est l’écriture borroméenne : une écriture du régime des jouissances, une écriture de la labilité dans les jouissances. Le pas de deux est celui de l’économie de la jouissance et du régime des jouissances. Ce feuilletage, ce délitement de la question de ce matin, permet d’apercevoir l’hiatus entre la structure (stabitat) et l’habit, la parure, labitat, soit la labilité dans stabitat.

De quoi se pare la structure… ? Elle se pare, se sépare dans la parure. Les mouvements dans le social que nous repérerons sont-ils de l'ordre d'une nouvelle structure ou bien sont-ce de nouvelles parures du nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire ?

Comment on se débrouille avec l'r du temps ? La question s'inscrit dès la naissance de la psychanalyse, Freud écrivait à Fliess en 1897 : « on reste toujours l'enfant de son siècle, même par ce qu'on considère comme son bien le plus personnel. » Nous sommes dans la dimension de l'avoir, soit de l'économie, mais delà peut-on atteindre ce qui se passe au lieu du parlêtre ? La question a animé Wilhem Reich : comment fait-on pour inventer dans un monde où la mécanisation des corps annihile le sujet ? Elle est très proche de nos questions actuelles. Certes, nous avons quitté le capitalisme industriel, paternaliste pour un capitalisme financier – et sans doute sommes-nous en train de passer à un capitalisme algorithmique, qui se donne pour fonctionner sans tête et sans mains (Mondzain). W. Reich interrogeait : « la théorie freudienne de la sublimation [elle] était [écrivait-il] peut-être applicable au chercheur scientifique ou à l'ingénieur ; elle s'appliquait mal au travail du médecin moyen ou du technicien, et pas du tout au travail mécanique des multitudes. » Avec ses outils, Reich, pointe l'une des difficultés : pour qu'une cure s'engage le discours du capitaliste doit se retourner en discours du maître, soit laisser place à une vérité mi dite. Et qu'ainsi s'ouvre la ronde des discours soit la localisation d'un impossible local, interne à chaque discours et un impossible radical qui s'écrit dans la ronde. L'économie de la jouissance laisse une place au parlêtre dans cet écart.

Je suis parti du discours du capitaliste, mais chacun des autres discours a sa version pervertie (C. Fierens) : le discours universitaire en discours administratif ; le discours analytique en discours interprétatif où les signifiants du patient s'organisent en savoir ; le discours hystérique en discours scientifique. Cette relation affine, du discours hystérique, qui est le lieu de l'analysant, avec sa version pervertie est une grande difficulté pour que s'engage une cure, le savoir n'y est pas troué.

Reprenons la question : quelles modalités, quel régime régissent le parlêtre dans sa relation à la production du plus de jouir… Reich indique que les ouvriers doivent s'inhiber et se cuirasser pour effectuer leur tâche. Aujourd'hui ce dont il s'agit est dans l'ordre de l'accélération mais qui doit être canalisée vers la production : il faut canaliser le déficit de l'attention et l'hyperactivité ; la science produit les traitements… Il y a une quinzaine d'années, un roman (je ne suis pas parvenu à retrouver la référence) indiquait comment les entreprises proches de Wall Street se servaient de la phase maniaque de personnes PMD pour assurer les transactions… L'accélération maniaque permettant de prendre des décisions plus rapides que la norme névrotique… Pensez à ces personnes qui sont allées très loin dans cette accélération jusqu'au burn out parfois, modalité actuelle pour s'éjecter de la consumation du discours du capitaliste. Expulsées du tourner en rond sans fin du discours du capitalisme, ces sujets se trouvent perdus dans un suspend sans temporalité, suspendus dans ensemble ouvert infini, méconnaissant qu'il y a pourtant un bord, un appui. Certains se tiennent à des traits paranoïaques (persécution notamment) ; et à des formes proches d'un automatisme mental similaire à l'homme aux paroles imposées que Pierre-Christophe Cathelineau décrit ainsi dans son article récent dans le JFP : « la continuité de structure qui existe entre l'imposition réelle d'une salve de paroles et leur reprise dans une réflexion symbolique. Ces deux temps sont dissociés au niveau du nœud, mais ils coexistent en continuité compte tenu de la vitesse de l'accélération à laquelle est soumise cette structure, qui fait apparaître les deux temps comme quasi simultanés. » Les deux éléments qui donnent consistance au hiatus, quasi simultanés, le laisse inaperçu, inaudible… Cela m'amène à suggérer le nœud borroméen généralisé comme une écriture des avatars subjectifs du discours du capitaliste. D'où cette question, dont je ne sais pas si elle est pertinente : y a-t-il une possibilité de passer du nœud borroméen généralisé au nœud borroméen à 3 ? Soit de quitter le passage accéléré d'une nomination à une autre pour qu'un trou ek-siste, pour que le nœud réel consiste, et dès lors permette une circulation dans les

jouissances comme relance du désir. Y a-t-il une possibilité de réduire le nœud borroméen généralisé à un nœud borroméen réel à trois consistances « non substituables, [nœud qui] donc est la condition de toute métaphore mais n'en est pas une lui-même. » (M. Darmon, Le nœud qui dénoue).

Pour un sujet dans une cure, c'est dans l'ordre du possible de venir border au plus près ce trou que cernent R, S, et I. Mais pour un groupe, d'analystes spécifiquement, c'est-à-dire un groupe d'individus qui ont fait l'expérience singulière que la garantie se supporte de ce trou ? Comment faire pour sortir du nœud borroméen généralisé, comment faire pour que nos théorisations ne relèvent pas de l'imaginarisation de la nomination symbolique instable ? C'est-à-dire que la théorie ne masque pas une position politique, morale, partisane ? Pour que la nomination imaginaire ne se donne pas pour loi symbolique ? Comment faire ? Charles Melman l'a écrit, en septembre 2021 : « Cette garantie ne peut venir que d'une collectivité de travailleurs […] apte à produire l'exception que la technicité récuse. » Nous sommes dans le registre de la production, de l'économie, spécifique par la nature même de l'objet produit, qui a fonction de relance, c'est-à-dire un S1 qui n'est pas bouche trou, qui ne constitue pas une garantie, qui donc localise un trou. « […] J'ai proposé au Bureau un mode d'organisation qui double celui qui est rendu légal par la loi de 1901 par un autre mieux dérivé des principes de notre discipline. Simple puisqu'il reprend la tripartition de la démocratie, fidèle à l'esprit de son origine athénienne en assurant la vacuité du fauteuil d'un chef dont la charge est assurée à tour de rôle par les membres du Directoire.

Trois instances donc :

un directoire d'une quinzaine de membres, réuni une fois par mois, qui décide des options

un exécutif, 3 membres chargés de leur application

un doyennat, 5 membres, qui interpelle le Directoire et qui lors de l'AG donne une analyse du caractère psychanalytique de la démarche du groupe. »

Nous n'avons pas mis à l'épreuve avec le sérieux qui nous oblige, ce que je lis – c'est mon fantasme donc – comme une proposition de Charles Melman pour que du collectif tienne de la prise en compte du nœud borroméen à trois… Ce travail ne conviendrait-il pas de le mener en pas de deux, avec celui auquel Nobert Bon nous engage dans le texte paru après le séminaire d'été sur le site : « D'où, au demeurant, la question subsidiaire : qu'avons-nous fait, pas nous psychanalystes, mais nous boomers, pendant ces trente glorieuses pour qu'une partie de nos Z-descendants nous fasse ainsi Sygne que non ? » J'apprends que je suis de la génération X, première nommée d'une lettre, génération dite oubliée. Fils – pour ma part – non pas de boomers, mais de la génération d'avant dite silencieuse. Ça m'a foutu un coup, fils du silence je tombe dans l'oubli. Je me suis récupéré à mon habitude par la poésie, m'est revenu l'exergue qu'Aragon a choisi pour Blanche ou l'oubli :

« … Et dans le livre que tu lis

Je vois que les mots sur la page

Sont les symboles de l'oubli »